



”Des idées et des hommes : l’éclat des thèses dans le texte bref de Bergounioux”

Stéphane Chaudier

► To cite this version:

Stéphane Chaudier. ”Des idées et des hommes : l’éclat des thèses dans le texte bref de Bergounioux”. Sylviane Coyault et Marie-Thérèse Jacquet, collection “ Ultracontemporanea ”. Les Chemins de Pierre Bergounioux, , Quodlibert studio, p. 203-215, 2016. hal-01673115

HAL Id: hal-01673115

<https://hal.science/hal-01673115>

Submitted on 28 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des idées et des hommes : l'éclat des thèses dans le texte bref de Bergounioux

Publication : *Les Chemins de Pierre Bergounioux*, ouvrage collectif dirigé par Sylviane Coyault et Marie-Thérèse Jacquet, Macerata (Italie), Quodlibert studio, collection « Ultracontemporanea », 2016, p. 203-215.

Auteur : Stéphane Chaudier, université Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Bergounioux, thèse, argumentation, littérature et philosophie, matérialisme, théorie de la littérature, contradiction, foi.

Résumé :

C'est aux idées – acquises et éprouvées par un long, un immense effort de connaissance – que Bergounioux demande de fournir une assise stable à cette chose fuyante, insaisissable, souvent douloureuse, qu'est la vie. C'est donc à cette grande dramaturgie de l'idée que se consacre cette étude ; elle analyse la théorie littéraire de Bergounioux à partir de trois de ses textes brefs, particulièrement denses et spéculativement ambitieux : *Agir écrire* (2008) *Une chambre en Hollande* (2009) et *Le Récit absent* (2010). Ces trois récits à thèse mettent en scène la quête d'un savoir total ; celui-ci serait donné par la vulgate marxiste dite du *matérialisme historique*, seule théorie qui apporte à Bergounioux la certitude qui l'assure, le rassure, et lui permet de déployer une rhétorique de la conviction.

Si, ordinairement, la thèse a besoin, pour respirer, de l'ample prose démonstrative de l'essai au long cours, le texte bref, lui, imprime à la dramaturgie de l'idée – à cette quête à la fois intellectuelle et existentielle, et donc, à ce titre, très affective – une tension toute particulière ; le « bref » donne un tour esthétique, à la fois théâtral et romanesque, à la recherche ; le *je* manifeste l'élan lyrique vers un idéal scientifique de généralité ; mais au rebours de la prétention véridique dogmatiquement affirmée par l'écrivain, ce qui s'énonce dans ces trois textes brefs relève bien davantage d'une fiction ou d'un imaginaire intellectuel, auxquels l'écrivain tient d'autant plus qu'ils sont manifestement datés, et exemplairement aporétiques.

Crainte et tremblement : quand un sujet demande autant à une thèse, il en fait nécessairement un article de foi ; et il ne peut la professer qu'en prenant le risque de la détruire, tant il est vrai qu'une foi est toujours aveugle sur les contradictions rationnelles qui minent sa prétention à l'universalité. Les failles de la théorie littéraire de Bergounioux tiennent ainsi à un usage incohérent de la notion floue, polysémique, de *matérialisme*. Mais n'est-ce pas avec de mauvaises thèses qu'on fait de la bonne littérature ?

Des idées et des hommes : l'éclat des thèses dans le texte bref de Bergounioux

Dans les petits essais de Bergounioux, les thèses sont comme des fusées : le moment où elles s'affirment, où elles éclatent, grâce à la puissance du verbe, est très bref ; mais bien vite, elles retombent, mangées par la chimère incandescente qui les a portées si haut. Elles ne passent pas l'épreuve du raisonnement ; pourquoi ? Je risque l'hypothèse suivante : Bergounioux est un écrivain à thèse, un intellectuel qui aime les idées, qui aime les faire sonner et résonner ; mais il n'a pas la tête philosophique ; ses thèses finissent toujours par se fracasser contre le rocher de l'impitoyable logique, et le lecteur critique n'a plus qu'à faire le relevé des contradictions qui rendent insoutenable la thèse hautement énoncée. L'éclat mesure donc à la fois une intensité et un échec ; cette intensité et cet échec, je les vois reconduits de petit livre en petit livre, avec la puissance d'un symptôme qui serait aussi une énergétique littéraire. La citation qui me sert de boussole est la phrase de Mark Twain qu'Emmanuel

Carrère propose aux lecteurs de son dernier roman, *Le Royaume* : « “La foi, estime Mark Twain, c’est croire quelque chose dont on sait que ce n’est pas vrai”¹ ». L’exemple de Bergounioux me permet de montrer que la thèse, en régime littéraire, relève de la profession de foi. Or la foi, comme Mark Twain l’affirme, instaure une division déchirante entre une éthique passionnée, qui croit, et une logique implacable, qui sait ; en cela, elle constitue un excellent carburant littéraire. L’écriture tâche en vain d’articuler désir de croire et volonté de savoir ; mais la béance ne peut pas être suturée ; et c’est pourquoi les thèses éclatent ; elles se perdent dans le ciel des idées.

Thèse au singulier ou thèses au pluriel ? Le « système » Bergounioux est un entrelacs cohérent et très serré de propositions ; il se place sur le terrain philosophique, puisque cette discipline est le lieu où, par excellence, se fondent et se valident les thèses exigeantes. Trois opuscules permettent de le reconstituer. Dans *Une chambre en Hollande* (2009), à propos du cas exemplaire de Descartes, Bergounioux règle pour son propre usage la question de la conscience. Préalablement, *Agir écrire* (2008) avait porté le fer au sein même de la littérature : Faulkner y est présenté comme l’écrivain qui met fin à la « cécité d’Homère », c’est-à-dire à la conscience mystifiée du discours littéraire. Enfin, *Le Récit absent* (2010) déplace la question de la conscience poétique sur le champ, autrement plus brûlant, de la politique ; la spéculation entre alors, si je puis dire, dans le sérieux de l’histoire. Métaphysique, poétique, politique : telles des sirènes, cette triade magique aimante la pensée de Bergounioux².

La thèse en régime littéraire est une manifestation de la foi ; ce concept doit être entendu à la manière de Twain, dans sa phrase génialement lapidaire ; le mot *foi* cerne en effet la présence agissante de l’affect au cœur de la pensée. En France, Barthes est l’auteur qui a énoncé le plus plaisamment le droit de l’affect à prendre barre sur le raisonnement scientifique ou l’argumentation logique. Dès *Le Plaisir du texte* puis dans le *Roland Barthes par Roland Barthes*, l’essayiste enseigne la doctrine suivante : il ne convient plus de dire ce qui est vrai, mais ce qui est agréable ; la foi de Barthes est celle, frivole et sans ambition, de l’hédoniste. Dans son irréductible singularité, le corps fournit l’alpha et l’oméga à cette pensée. Il n’est donc pas de démonstration, chez Barthes, qui ne finisse infailliblement par désigner, de manière plus ou moins alambiquée, le sexe comme la source de toute excitation intellectuelle. Ainsi, le fragment sur l’adjectif se conclut par l’idée que son absence figure « la forme véritablement dialectique de l’entretien amoureux³ » ; or cette absence d’adjectif ne se réalise jamais si bien qu’« au Maroc » qui est, comme chacun sait, le paradis des amours homosexuelles. Le congé donné aux adjectifs, c’est-à-dire aux classifications, aux normes et aux jugements, revient à promouvoir la vénalité comme éthique de vie : de fait, l’amant marocain, parce qu’il est payé, n’émet pas d’adjectifs ; il ne juge pas, il profite de l’aubaine – ce qui est idéalement reposant pour un amant à la fois pragmatique et inquiet comme l’était Roland Barthes⁴. La foi de Bergounioux, on s’en doute, est plus austère :

Le 7 octobre, dans le n°30 du journal *Rabotchi Pout*, il [Lénine] publie une page intitulée « La Crise est mûre » et dont chaque phrase fait frissonner. (RA, 19)

¹ Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, P.O.L., Paris, 2014, p. 108.

² Les références à ces trois essais sont ainsi abrégées (CH, AE et RA, initiales suivies du numéro de la page) et introduites directement dans le corps du texte.

³ « L’Adjectif », *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1975.

⁴ L’inquiétude ne nourrit pas seulement le dogmatisme (chez Pascal, par exemple) ; elle peut aussi se sublimer en cette attitude résolue et détachée face à la vie que Wittgenstein nommait à juste titre *business-like*, et qui, quand elle se combine avec la moralité, produit une espèce très rare : celle des hommes parfaitement civilisés...

C'est à l'éclat de certaines thèses que Bergounioux demande cette émotion qui rend la vie si agréable, le frisson. Je m'efforce de reconstituer la généalogie d'un tel frisson. Il va de soi que pour frissonner, Bergounioux a besoin de se persuader que l'idée (dont il sait bien qu'elle est fausse) est superlativement vraie ; Barthes, lui, se fiche comme d'une guigne de la vérité ; il n'a pas ces scrupules.

Bergounioux entre en littérature avec l'obsession que lui a léguée la génération précédente, celle des Mandarins : comment ne pas être un écrivain bourgeois ? Il est évident que cette question n'a de pertinence que si on est, ou si on est devenu, un écrivain bourgeois. Sartre a élaboré une sophistique très puissante pour creuser un écart entre son *être* bourgeois irréfutable (relevant de l'*habitus*) et son *vouloir être* progressiste, fruit de la liberté : l'écrivain engagé s'engage à ne pas être bourgeois. Si sincère et exigeante qu'elle fût, cette posture n'en est pas moins passée de mode ; Bergounioux, en ce sens, est orphelin d'une éthique. Socialement inaudible, diffusée par de petits opuscules aussi prestigieux que confidentiels, cette éthique investit la conscience, ce haut lieu de la métaphysique bourgeoise. Il s'agit de la déconstruire à l'aide d'un mot *mana*, fort peu original au demeurant : *le matérialisme*. Or ce mot présente une efficacité douteuse ; s'il permet de lancer la thèse, sur le mode éclatant de la prédication, il ne permet pas de la soutenir, sur le mode convaincant de la démonstration.

Une chambre en Hollande : le petit véhicule du matérialisme

Le matérialisme veut humilier la conscience bourgeoise. C'est le projet déclaré d'*Une chambre en Hollande* :

La raison raisonnante ne s'est pas tirée elle-même d'elle-même, par une sorte de lumineuse parthénogénèse, à l'aube des Temps modernes. (CH, 16)

Une sorte de lumineuse parthénogénèse est une jolie périphrase pour désigner le *cogito*. La pensée consciente d'elle-même, certitude fondatrice, rend l'homme maître et possesseur de toutes choses ; mais elle-même ne pense pas son origine ; elle qui peut rendre compte de tout ne saurait rendre compte d'elle-même. Misère ! « La tremblante lueur de la conscience réfléchie ne sourd pas d'on ne sait quels replis secrets du cœur », rappelle Bergounioux (RA, 28). Dès le deuxième paragraphe d'*Une chambre en Hollande*, le *cogito* cartésien est désigné comme un « universalisme abstrait », une « fiction » que le génie français présente « au genre humain et à lui-même comme réalité » (CH, 7-8). *Agir écrire* reprend la même thèse, mais en y ajoutant un paradoxe :

Les choses n'ont pas besoin d'être présentes à la conscience pour régenter le cours de l'existence. Jamais leur tyrannie n'est aussi entière qu'en l'absence de reflet, d'une idée qui leur soit plus ou moins assortie, de la perception approximative de leur amplitude, poids, nécessité. (AE, 8)

La deuxième phrase pourrait être ouverte par un *mais*, soulignant la réorientation argumentative du discours. Bergounioux commence par rappeler que la conscience ne vaut rien ; les choses se font sans elle ; mais la conscience rabaissée reprend du lustre dès la phrase suivante ; ce miracle est l'œuvre de la « science allemande ». Correctement équipée par le matérialisme historique, la conscience retrouve son utilité. En témoignent ces lignes triomphales qui ouvrent *Le Récit absent* :

Pour la première fois dans l'Histoire, une société se constituait en claire connaissance de cause, d'elle-même, de ses fondements et de ses fins. (RA, 9)

Bergounioux aime par dessus tout ces phrases en coups de cymbales ; le complément antéposé, dramatiquement détaché, y crée une césure grandiose – « Pour la première fois dans l'Histoire » ; et la clausule ternaire – « d'elle-même, de ses fondements et de ses fins » – ponctue le communiqué de victoire. La poussée irrésistible du style mime le grand œuvre de la Théorie prenant corps dans l'histoire.

C'est donc la science allemande, matérialiste, qui permet d'humilier la pensée française, idéaliste. Le résumé le plus mordant de la thèse cartésienne se trouve dans *Le Récit absent* : « Descartes, dont la vie vagabonde illustre le premier principe de sa philosophie, qui est qu'on peut penser ce qu'on veut où qu'on soit [...] » (RA, 29). Toute à son libre déploiement, la pensée se moque bien de l'espace et des choses ! La pesanteur des lieux serait sur elle sans effet ; *exit* la géographie, ramenée à l'insignifiance de tout ce qui relève de la *res extensa*. À cette prétention de la raison cartésienne, Bergounioux oppose une thèse localiste, qui explique la pensée par le lieu où elle voit le jour :

Mais c'est dès son établissement aux Pays-Bas, dix ans plus tôt, en 1629, à Franeker, que Descartes avait ébauché sa métaphysique et rien n'empêche de supposer que la nature soigneusement choisie du lieu a agi d'emblée. (CH, 52)

Pour voir le jour, une pensée idéaliste a besoin d'un climat froid et d'un exil au fond d'une chambre ; c'est ainsi qu'elle perd de vue le concret des choses :

Michelet, avec sa vive sensibilité, a deviné. « Descartes, Kant, écrit-il, cherchèrent des lieux froids et ternes, où expire la nature, sables de Prusse, marais de Hollande, dans l'espoir que la vérité, moins dominée par la séduction de la nature, se révélerait plus librement au cœur de l'homme. » (CH, 32)

Hélas ! Ce matérialisme sensible de Michelet-Bergounioux est contraint de battre en retraite face à des évidences plus fortes, qui ruinent la thèse localiste. Ainsi, à propos de Shakespeare et Cervantes :

Qu'elles aient vu le jour sous le crachin anglais, aux rives verdoyantes de l'Avon, ou dans l'Espagne éblouie, caniculaire, ces figures sont jumelles. Elles partagent la même incertitude essentielle. Le sens du monde a été hypothéqué, avec la fin des âges de ténèbres et de foi. C'est ce dont témoigne, à cent lieues de distance, les délires, feints ou sentis, du prince de Danemark, du chevalier à la Triste figure. (CH, 48-49)

Résumons la contradiction : le paysage hollandais explique Descartes, et la géographie prussienne, Kant. Mais le crachin anglais et la canicule ibérique n'expliquent pas Cervantes et Shakespeare, qui portent sur le monde à peu près le même regard. Le matérialisme serait-il une girouette, tournant selon le sens du vent de l'argumentation ? Un deuxième matérialisme, plus puissant que le premier, se substitue à lui. « Il importe aucunement, en fin de compte, que ce soit tel ou tel autre qui accomplisse la tâche de son temps. » (CH, 19). Cette « histoire sans nom propre » à laquelle rêve Auguste Comte (CH, 19) n'est certes pas celle que pratique Bergounioux ; ce dernier raffole du romanesque des noms propres, Homère contre Faulkner, Descartes contre Marx ; ces puissantes individualités s'affrontent dans de dramatiques antithèses. Mais le matérialisme est austère ; il s'intéresse non aux personnes mais aux figures types chargées par l'Histoire du soin de délivrer cette part de vérité strictement déterminée par les structures sociales de l'époque. Comparons ces deux extraits :

Bacon est venu un peu trop tôt. Il a peut-être trop donné, aussi, aux ordres temporels, la haute politique, les possessions terrestres. L'univers de l'esprit, ses objets immatériels mais très réels, exigent de qui prétend les inventorier, la totalité de son temps, l'exclusivité de ses soins. (CH, 20)

Mais le texte affirme exactement le contraire douze pages plus loin :

Des esprits de premier rang surent associer le souci de la finance avec une aptitude intacte, éclatante à embrasser les rapports les plus généraux, les grandeurs les plus éthérées. (CH, 37)

À lire Bergounioux, le lecteur critique est obligé d'en convenir : qu'elle soit humblement localiste ou plus ambitieusement socio-économique, aucune théorie matérialiste ne parvient à rendre compte des phénomènes intellectuels, qu'ils se nomment Bacon ou Descartes. Mais le désir d'intelligibilité, qui est le moteur de la foi chez Pierre Bergounioux, passe outre. *Agir écrire* déplace les contradictions du matérialisme sur le terrain même de l'histoire des formes littéraires.

***Agir écrire* ou le grand véhicule du matérialisme**

Le petit véhicule du matérialisme, c'est, on l'a vu, la théorie des climats. Son grand véhicule, c'est la doctrine de la division sociale du travail, qu'on peut résumer ainsi : celui qui écrit n'est pas celui qui agit. On retrouve les deux verbes qui forment le titre de l'essai. « Les travailleurs, les guerriers n'ont pas la capacité, qui se cultive, de restituer verbalement ce qu'ils ont fait. » (AE, 50). Malgré ce brevet de marxologie, *Agir écrire* présente une version dépolitisée de la notion d'engagement ; pour Sartre, *engagement* signifiait militantisme partisan ; pour Bergounioux, *engagement* veut dire participation effective aux réalités matérielles. Cette définition rend compte de l'expression *cécité d'Homère* (AE, 10), qui renvoie au statut social du poète. Aveugle, l'écrivain est selon Bergounioux un citoyen inapte à la vie publique, dégagé de la double tâche de se battre pour la cité ou de l'administrer :

Sa cécité ne lui a pas seulement dérobé le monde ensoleillé, rieur, des apparences. Elle l'a privé du savoir qu'on tire de l'expérience, celle du travail et du combat, de la discussion des égaux sur des questions présentes, brûlantes, puisqu'il y va de la survie de la cité. (AE, 12)

« Homère n'a rien vu ». (AE, 31). Sitôt énoncée, la thèse scandaleuse suscite ce frisson que cherche et trouve Bergounioux en lisant les articles de Lénine. Mais une fois le frisson passé, il faut bien se rendre à l'évidence : la thèse est aporétique. Elle pose que l'écrivain n'est ni un guerrier, ni un politique ; étant défini uniquement par ce qu'il ne fait pas, il n'est rien ; sa conscience n'est donc conscience de rien, une pure conscience vide... Or la conscience, on le sait, est toujours conscience de quelque chose. Bergounioux lui-même en convient : « Toute expression présuppose une expérience. » (AE, 36). Or l'expression de l'écrivain, aveugle, infirme, serait expérience de rien... La thèse ne tient donc pas ; mais Bergounioux, lui, y tient, au prix, il est vrai, d'une série de confusions :

La distance au monde qui fait les écrivains, l'absence aux affaires, aux combats, qui est la conscience même, désaffecte les objets, leur confère ce mode de présence qu'ils prennent par exemple, sous vitrine aux musées. (AE, 17-18)

Le texte s'autorise à identifier la « distance au monde » et « l'absence » au monde, qui sont pourtant deux choses bien différentes. Un signe, à l'évidence, n'est pas la chose même ; il y a donc distance ; mais un signe a toujours un référent, qui l'articule au monde ; distance n'est donc pas absence. De ce que l'écriture implique par définition un retrait provisoire du monde, on ne peut guère en tirer la conséquence que les signes littéraires ne renvoient qu'à une absence au monde... Ne voulant pas en démordre, Bergounioux assimile « sans autre forme de procès » la distance propre au signe à la distance propre à l'écrivain, qu'il se représente comme un oisif, un lettré :

Il use sans restriction de son privilège, qui est l'exemption du travail productif, des soins absorbants de la vie publique, des fatigues mortelles de la guerre. (AE, 19)

S'il fallait définir, d'un trait, la littérature de Homère à Faulkner, on pourrait dire que c'est le monde vu par des écrivains. Les faits, qui ont été vécus, par des guerriers, des rudes marins, des chevaliers hallucinés ne furent jamais livrés comme ils s'étaient produits, dans l'instant, pour les intéressés, mais tels que les imaginèrent des lettrés, assis à l'écart, plus ou moins longtemps après. (AE, 32)

Ou encore :

L'élaboration du texte, écrit, de l'expérience collective est abandonnée à des infirmes étrangers, par là-même, à la vie active, au monde réel. (AE, 59)

Étrangers à la vie active, Rabelais le médecin et Montaigne le politique ? Molière, l'homme de troupe et Voltaire le polémiste ? Balzac, Zola, Simenon ou Céline ? Sans expérience politique La Rochefoucauld, Retz, Chateaubriand, Barrès et Aragon ? La thèse ne résiste pas aux faits, car elle est elle-même obérée par un vice logique constitutif. Toute expérience est nécessairement médiatisée par un discours sans lequel elle reste informulée, incommunicable. Bergounioux le reconnaît : « l'action, non seulement exclut sa conscience concomitante mais ce qu'elle fait de nous et du monde est instantanément effacé par l'amnésie ». (AE, 59). C'est là une constante inhérente la condition humaine ; le travail des écrivains consiste précisément à reconstituer, par l'imagination et le style, cette conscience impliquée dans l'action, cette mémoire des faits contemporaine aux faits mais que les faits, dans l'ordinaire de la vie, neutralisent...

L'imagination, la mémoire, les mots, la culture : ce qui rend possible l'expression de l'expérience ne saurait être ce qui en même temps la périmé ou la disqualifie. Sous couvert de doctrine esthétique, Bergounioux présente en réalité ses propres prédilections ; point n'est besoin d'être un grand dialecticien pour découvrir que la thèse universaliste défendue dans *Agir écrire* est en réalité une sorte de réquisitoire *ad hominem*, un « contre Proust », à qui Bergounioux oppose son propre héros littéraire, Faulkner. Sous ce portrait de l'écrivain en général, le lecteur reconnaît en effet, et sans aucun mal, celui de Proust :

Délicats frileux, maladifs, casaniers, ils ne connaissent, du monde, que les rues avoisinantes, les lieux voués au loisir et au divertissement, théâtres, salles de concert, parcs à la française aux allées ratissées, bordées de marronniers plantés au cordeau ou d'orangers en caisse. (AE, 22).

Je souscris entièrement à ce « portrait charge » de Proust, dont le génie, partiellement aveugle, me semble aujourd'hui un peu trop surévalué ; mais il manque à cette caricature un élément selon moi décisif : pour Proust, le bordel, haut lieu de l'économie marchande, joue un rôle

beaucoup plus important que le jardin à la française ; car c'est au bordel, et non à Versailles, que l'impensé de la société bourgeoise révèle crument son mécanisme, ce qui permet de relire la *Recherche* à nouveaux frais : le Grand Hôtel de Balbec est un vaste lupanar où les maîtres s'offrent des plaisirs ancillaires. Mais peu importe. L'essentiel est le débat qui oppose Bergounioux à Proust sur deux points décisifs de toute doctrine littéraire : qu'est-ce qui mérite d'être appelé le réel ? Qu'est-ce qui qualifie l'écrivain pour représenter le réel, étant entendu que seul compte le réel ? Ce que Bergounioux reproche à Proust, c'est de ne rien vouloir comprendre au réel, c'est-à-dire, pour lui, à octobre 1917 et aux aspirations du peuple opprimé ; Proust préfère s'enfoncer dans « “la grande nuit impénétrée” de son âme » (*AE*, 28). Pour ma part, je considère cette grande nuit impénétrée de l'âme aussi réelle que la révolution, si bien qu'on peut reprocher à Bergounioux ce que lui-même, symétriquement, reproche à Proust : méconnaître, par aveuglement idéologique, une part pourtant essentielle du réel...

La deuxième pomme de discorde entre Proust et Bergounioux tient à la nature de l'équipement éthique et intellectuel susceptible de rendre l'écrivain apte à représenter le réel. Contrairement à Bergounioux, Proust estime que l'écrivain n'a pas vocation à être mêlé aux choses :

Car pour la même raison que de grands événements n'influent pas du dehors sur nos puissances d'esprit, et qu'un écrivain médiocre vivant dans une époque épique restera un tout aussi médiocre écrivain, ce qui était dangereux dans le monde c'étaient les dispositions mondaines qu'on y apporte. Mais par lui-même il n'était pas plus capable de vous rendre médiocre qu'une guerre héroïque de rendre sublime un mauvais poète⁵.

Bergounioux, lui prétend le contraire. Faulkner, affirme-t-il, « est de plain-pied avec la vie ». (*AE*, 53). « Il partage la vie des habitants, qui sont fermier, forgeron, charpentier, maréchal-ferrant, employé du magasin général de fournitures, représentant d'outillage agricole ou de machines à coudre – dans la trilogie des Snopes, c'est Ratliff. » (*AE*, 36). C'est d'ailleurs exactement la situation de Céline, de l'autre côté de l'Atlantique. Mais de ce dernier, Bergounioux ne dira jamais ce qu'il dit de Faulkner : « Sa perception des faits coïncide avec les “choses mêmes”, sa conscience avec “le monde effectivement éprouvé” » (*AE*, 49). Ni la théorie matérialiste de la division sociale du travail, ni celle du contact, n'explique pourquoi Faulkner est Faulkner ; en revanche, il est très facile de comprendre pourquoi Bergounioux aime Faulkner, et n'aime pas Proust, qui est un rentier, ni Céline, qui est antisémite...

Bergounioux se rend compte lui-même que le matérialisme n'explique rien de ce qui fait le charme et la pensée propres de la littérature. Dans la même page, on peut lire cette contradiction majeure :

Si attentifs que ces hommes [les écrivains] soient au cours des choses, ils lui demeurent comme extérieurs. (*AE*, 14)

La littérature est conscience du monde. (*AE*, 14)

Une simple modalisation – *comme extérieurs* – suffit à ruiner la thèse : être *comme extérieur au monde*, ce n'est pas y être *extérieur*, et c'est bien pour cette raison que la littérature est « conscience du monde ». À la page 41, Bergounioux lâche le morceau : « La littérature ne vaut pas une heure de peine si elle ne vise pas à élucider dans toute la mesure où cela se peut, l'énigme effarante et mortelle à laquelle tout homme, par le fait, est confronté. » (*AE*, 41). Cette énigme, puisqu'il n'en est qu'une, est sans doute celle de la vie. Soit. Mais comment un

⁵ *Le Temps retrouvé, À la recherche du temps perdu*, nouvelle édition en quatre volumes de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1987-1989, t. IV, p. 497.

aveugle pourrait-il élucider quoi que ce soit ? A refait subrepticement surface l'idée selon laquelle l'âme logée en un corps aveugle a un pouvoir que le corps aveugle n'a pas. La messe est dite dans les dernières pages :

La littérature, dès Homère, nous offre un aperçu merveilleux, irremplaçable des univers historiques qui se sont succédé, mais elle est, aussi et dans une large mesure, une fiction. (AE, 60)

Un mot suffit – *aperçu* – pour mettre fin de la thèse sur la cécité d'Homère ; le bon vieux paradoxe de la fiction revient ; celle-ci produit des vérités mêlées de mensonge ; or cet impur mélange ressemble plus du réel que toutes les vérités philosophiques du monde, et c'est peut-être pourquoi, la fiction explique mieux le monde que les avatars de la dialectique matérialiste.

S'il est une chose en revanche que le matérialisme n'explique pas, c'est précisément ce à quoi elle se voue : la situation sociale de l'écrivain. À ce sujet, les thèses les plus contradictoires se succèdent, impavides, dans *Le Récit absent* :

La succession des textes depuis l'invention de l'écriture, à Sumer, épouse celles des groupes dominants des successives formations économiques et sociales. (RA, 27)

[...] les ouvrages de premier plan, ne sont, en dernier ressort, que l'expression individuelle d'un grand dessein collectif [...] ; l'écrivain [est] l'interprète d'une vaste communauté de croyance ou de vouloir [...]. (RA, 39)

Pas d'œuvre, depuis un demi-millénaire, qui ne conteste les vérités officielles, donc la légitimité de l'ordre établi. (RA, 47)

C'est à y perdre son latin. La littérature, expression des groupes dominants ou contestation de l'ordre établi ? Reflets des intérêts d'une classe sociale ou d'un grand dessein collectif qui déborde les premiers ? Tout cela, sans doute, et en même temps. La littérature est un peu ce qu'on veut qu'elle soit ; mais pour être vraie, cette proposition n'est pas, je le crains, théoriquement très consistante, on en conviendra...

Un récit absent : le soviétisme littéraire

Dans *Le Récit absent*, cette théorie littéraire aporétique rencontre, mélange explosif, la foi communiste. Olivier Rolin, dans *Le Météorologue*, introduit une évidente distinction que Bergounioux ne mentionne jamais :

Quand je parle de Révolution, je ne parle pas de ce qui fut vraiment, du coup d'état bolchévique d'octobre, des personnalités plus ou moins médiocres ou paranoïaques qui en furent les protagonistes, de la méfiance pour la pensée libre et de la férocité qu'elle manifesta d'entrée ; je parle de ce qu'elle fut dans les rêves de millions d'hommes, le monde changeant de base, la société sans classe, « l'utopie en passe de devenir réalité⁶ ».

⁶ Olivier Rolin, *Le Météorologue*, Seuil et éditions Paulsen pour l'iconographie du cahier hors-texte, coll. « Fiction & Cie », 2014, p. 197.

Faute de maintenir cette séparation entre l'ordre des faits et celui de la foi, la prose si claire et si énergique de Bergounioux nage en plein rêve. À l'extraordinaire naïveté de la foi, il suffit en effet, pour nier les faits, d'un mot – qui est, on s'en doutait un peu, la locution adverbiale *en principe*, glissée au cœur de la prédication :

Il n'existe pas, *en principe*, de contradiction entre l'organisation sociale de l'URSS et son expression approchée. (RA, 47, je souligne)

Expression approchée signifie description. Mais une fois effacée la réserve toute mentale du *en principe*, la prose retrouve l'énergie sans mélange du mythe ou du vœu pieux : l'URSS différerait des sociétés capitalistes « en ce qu'elle peut envisager sa propre nature sans que la connaissance rigoureuse qu'elle en prend porte condamnation de son existence ». (RA, 56). On comprend alors, avec un peu d'effarement, ce que signifie l'expression *récit absent* : Bergounioux écrit comme s'il feignait que Pasternak, Chalamov ou Grossman n'eussent jamais écrit une seule ligne. La puissance négationniste de la foi trouve son expression achevée dans cette rassurante citation de Lénine, répétée aux pages 20 et 64 de l'essai : « Les arguments théoriques de l'adversaire sont extrêmement faibles ». (RA, 64). Prenons en acte : la raison ne peut rien, c'est un fait, contre la foi..., surtout quand celle-ci prétend coïncider avec la science :

Ce qui manque aux avocats, aux poètes, aux journalistes de la Convention, c'est une science de l'Histoire qui éclaire leurs actes, une intelligence pleine et entière, parfaitement rationnelle, de ce qu'ils font et de ses suites [...]. (RA, 11)

La foi consiste à croire qu'une telle science existe ; aux uns, en 1789, elle aurait manqué ; mais les autres, en 1917, en auraient été illuminés. Ainsi, à propos de Lénine :

Il meurt en janvier 1924. Aucun homme politique n'a jamais possédé une aussi vaste et pénétrante vision. À aucun moment le cours des choses n'a été conçu, conduit avec une clairvoyance qui transcendait, à la fois, les faits et la compréhension limitée qu'en avait l'adversaire [...]. C'est qu'il avait pour guide la science allemande de l'Histoire, pour référent et précédent la tentative inaboutie du peuple de Paris, pour but, la réalisation des conditions politiques et sociales de l'égalité partout sur la terre. (RA, 21)

Les rythmes ternaires et toute la rhétorique n'y feront rien. Toute allemande qu'elle soit, la « science allemande » n'avait pas prévu que Staline prendrait le pouvoir. Tout génial qu'il fût, Lénine ne sut ou ne put rien empêcher. On pense à Clément Rosset et à ses thèses sur la difficulté du réel à se faire admettre, et sur la capacité inversement proportionnelle de l'esprit à envoyer la réalité gênante se faire voir ailleurs :

Était-il inévitable que les mêmes hommes qui, à dix ans de là, possédaient la plus haute intelligence du monde, raisonnaient comme personne dans toute l'Histoire de l'humanité, était-il écrit que ces philosophes-nés abdiquent leur souveraineté dans les deux ordres combinés de la réflexion et de l'action pour retomber, avec la portion de ciel qu'ils avaient transférée sur la terre, dans les ténèbres ? [...] Des hommes sans scrupules, des bandits, de sombres imbéciles, ont manœuvré pour occuper les postes clés de l'appareil d'État. (RA, 58-59)

Comment l'irrationalité de questions fatalistes, manifestement posées pour rester sans réponse – « était-il inévitable », « était-il écrit » – peuvent-elles suffire à éteindre le désir de savoir, de comprendre ? À Bergounioux désolé sur le chemin d'Emmaüs il manquera toujours un Christ fêru en science allemande pour lui expliquer le fin mot de l'histoire. Faute de cette révélation, le discours de la foi en est réduit à l'antithèse : hyperboles louangeuses pour l'un, Lénine, blâme pour l'autre, Staline. L'histoire est dite. De tels enfantillages étonnent, chez un écrivain portant ami de la raison, et du « jugement calme » qu'il invoque constamment.

Conclusion

Ironiquement, la seule poétique littéraire qui vaille est celle qui proclame non la cécité d'Homère mais celle des hommes, quand ils demandent à une théorie ce que seule la foi peut donner : une certitude inébranlable. Le mot de la fin n'est sans doute celui que Bergounioux aurait souhaité, mais c'est pourtant lui qui le fournit : « Si la littérature survit à l'Ancien Régime, c'est parce que les faits démentent les principes ». (*RA*, 30). On ne saurait mieux dire. Ce débordement constant de l'ordre de la raison par celui des faits n'est pas seulement l'aiguillon de la science, c'est aussi celui de la littérature. C'est sans doute à tort qu'on les oppose ; les rapproche à l'évidence leur ennemi commun, le dogmatisme de la foi. Mais dès que ce dernier, imprudemment, confie à la littérature le soin de le défendre, il est inévitable que des failles se creusent, que l'édifice de la croyance se lézarde et que la perplexité et le sens du complexe reprennent tous leurs droits. Pour le plus grand bonheur du lecteur.

Stéphane Chaudier
Université Lille 3
ALITHILA, EA 1061